

Vasco en est sûr, il me l'a assez répété : c'est lui qui tombera le premier Cymbeline. Étrange expression que cet argot qui compare une conquête amoureuse au gaulage de noix ! Depuis quelque temps, je me familiarise avec une certaine vulgarité de langage, ayant compris que la pudeur et la subtilité sont plutôt des entraves. C'est un véritable impair que l'excès de finesse dans un monde grossièrement façonné où l'on confond facilement retenue et pusillanimité. Sur ce point, Vasco a une bonne longueur d'avance sur moi, car il n'a jamais été paralysé par la timidité ni embarrassé par des indécisions psychologiques. Ce fonceur de Vasco ! Ce blagueur qui voudrait me faire croire que je n'ai aucune chance dans la concurrence que nous nous livrons pour avoir Cymbeline. Et Cymbeline, comment voit-elle nos deux désirs fléchés vers elle ? Je n'ai pas encore osé l'inviter à prendre un verre faute de trouver un prétexte qui ne me rende pas ridicule à mes propres yeux. Vasco n'a pas besoin de prétexte. Je les ai vus ensemble au bar des Indigènes, assis face à face, elle l'écoutant avec le sourire, lui pérorant comme un petit dieu de l'Olympe descendu faire la leçon aux humains. En tout cas, elle s'amu-

sait. Je suis passé devant eux sans les regarder en espérant qu'ils m'interpelleraien et m'inviteraien à me joindre à eux. Heureusement, je n'ai pas eu à décider quelle attitude adopter, jovialité, ironie calculée, agressivité, que sais-je, les formes du dépit sont multiples. Ils ne m'ont pas remarqué. Ou plutôt si : Vasco a eu comme une hésitation rapide et un rictus amusé, pour autant que son reflet dans la vitrine de la terrasse ne m'ait pas trompé. La scène fut si fugitive. Je me suis éloigné en jetant un coup d'œil une dernière fois derrière moi, sans porter attention à un tourniquet publicitaire dans lequel je suis allé buter et qui s'est renversé sur le trottoir avec un fracas métallique.

Le soir, couché dans mon lit, j'écoute les bruits de l'immeuble. Il y en a de toutes sortes, et même d'assez étranges qui me font imaginer des histoires sans queue ni tête. En réalité, ce ne sont pas tant des histoires de gens que des histoires de bruits – chaque bruit a une histoire, me semble-t-il, et qui vaut par elle-même, comme il en est pour les formes, les couleurs, les odeurs, les ombres, surtout les ombres. Bien entendu, ces histoires ne se racontent pas toutes seules ; se racontent-elles seulement ? Mais le soir, étendu dans mon lit, l'oreille et l'œil aux aguets, j'essaye de suivre ce qu'elles

ont à dire, les signes qu'elles nous envoient et que nous avons tort de dédaigner la plupart du temps, faute de disponibilité ou de foi. La vie nous occupe tant que nous ne nous occupons plus d'elle. Le péché humain, c'est le manque d'attention, notre cerveau se laissant accaparer par des préoccupations dérisoires, je veux dire hors sujet. Le sujet, quel sujet ? Ce soir, le léger grelot tintinnabulant à l'ouest de ma chambre, juste au plafond, comme un avertissement ou un appel discret, mais insinuant, qui semble provenir de l'appartement de Cymbeline.

J'ai croisé Cymbeline dans l'escalier, elle descendant, moi montant, tous les deux portant un seau. Ce n'était pas volontaire de ma part : nous voilà l'un face à l'autre à nous boucher le passage, maladroits, gênés, et des « pardon, pardon... ». Elle me dominait et pouvait apercevoir le petit disque de ma calvitie naissante, tandis que je me perdais dans l'ombre de son menton et de son cou. J'aurais presque pu poser ma joue contre sa poitrine ou embrasser ses cheveux longs et blonds comme ceux de Mélisande. Leur parfum descendait sur moi à me faire perdre la tête. J'ai fait un pas à gauche pour la laisser passer pendant qu'elle en faisait un à droite, et nous voilà de nouveau confrontés au même embarras. Elle pouffa. Puis d'un mouvement vif elle sauta une marche

en me frôlant. Son bras était chaud. Je restai cloué sur place. En bas, la porte du local à poubelles émit un long rire gémissant. Un bref enthousiasme me fit grimper les escaliers plus rapidement que je ne l'avais jamais fait.

Je n'aime pas les zoos. Alors pourquoi me suis-je rendu à Vincennes devant les cages et les fosses ? J'ai apporté des crayons et un carnet de dessin que je comptais remplir de croquis d'animaux. Dès la première tentative d'esquisser le lion valétudinaire endormi sur son rocher, j'ai renoncé à mon projet. Non que je dessine mal, c'est pire que ça. Je dessine pour voir. Mais voir la misère de ce vieux lion d'Asie, perclus de rhumatismes, pelé et couvert de boue, le sommeil aussi vide que le regard ! Il a ouvert les yeux un court instant, il a bâillé dans un long désarroi et refermé ses paupières sur son ennui. Pas du genre à bouffer ses gardiens, celui-là !

*La tête bouge encore, mais le bras est détaché du tronc.
Une viande qui remue, dit le lion, est plus appétissante qu'une charogne.
Si au moins j'avais toutes mes dents en bon état,
Quel festin de gardiens !*

À tout hasard, j'ai déchiré la page sur laquelle j'avais écrit ces lignes et j'ai lancé la boule de papier en direction du lion. Elle est tombée au fond de la fosse sans le

réveiller. De toute façon, je ne m'attendais pas à ce qu'il lise mon poème, il est à moitié aveugle.

Une fraîcheur inattendue nous a fait frissonner à l'unisson. C'est déjà ça. Cymbeline n'a sur elle qu'une robe fine et décolletée dans un tissu fleuri que je trouverais un peu trop papier peint sur une peau moins désirée. Nous sommes assis sur un banc du Jardin des Plantes à regarder les familles en promenade, et voilà bien cinq minutes que nous n'avons pas échangé un mot. J'ai peur de rompre ce silence que j'aimerais lourd d'intention, chargé d'électricité amoureuse, alors qu'il n'est que le produit peu reluisant de notre ennui. En ce moment, j'éprouve surtout l'agacement de devoir relancer la conversation, morte après une longue agonie de banalités. Ne suis-je pas l'initiateur de la rencontre ? Je m'attendais à un refus lorsque j'ai abordé Cymbeline dans l'escalier de notre immeuble et lui ai lancé : « Par cette chaleur, il serait agréable de se promener dans un jardin. » « C'est vrai, a-t-elle répondu, il fait chaud. Où voulez-vous aller ? » Cinq minutes plus tard, nous nous dirigeons vers le Jardin des Plantes. C'était irréel, j'avais du mal à trouver mes mots, j'essayais de lui faire sentir par mon émoi silencieux le caractère précieux de cette balade improvisée. Bientôt, nous marchions d'un pas presque pressé

vers la destination que j'avais choisie au hasard, dans un quartier éloigné pour savourer plus longtemps mon triomphe. Elle s'était contentée de me suivre comme si le sort de son après-midi lui était indifférent. Quelle idée ai-je eue de lui parler de Vasco pour meubler la conversation ! Et la voilà qui le couvre de louanges ! Et moi : « Ah oui, ah oui », pris à cette glu de compliments et jouant le bon ami. J'essayai de suggérer à Cymbeline (bien trop finement) que son idole avait des pieds d'argile. Elle ne comprit pas la métaphore et me demanda de quelle maladie il souffrait. Je détournai la conversation. « Aimait-elle le sport ? Les romans ? Le cinéma ? La cuisine ? » Non, pas tellement. « Mais vous aimez les balades ? – Ça dépend où et avec qui », dit-elle d'un air équivoque qui me coupa l'envie de l'interroger plus avant.

Assis à ses côtés, je regrette maintenant la tournure ridicule qu'a prise notre sortie. Des passants nous regardent en douce. Que peuvent-ils imaginer devant ce couple figé comme une parure de cheminée ? Pour donner le change, je me tourne vers elle en souriant, mais c'est à peine si elle me rend mon sourire. Elle a l'air de trouver le temps long et, il ne manquait plus que ça, elle se met à bâiller ! Oui, un bâillement sans retenue, interminable, aussi pesant et rédhitoire que celui du vieux lion de Vincennes. Pris de panique, je lui demande si elle s'en-